un seul orateur prend la parole. Par opposition aux réunions populaires, on peut les appeler les réunions aristocratiques.

Le gouvernement français se préoccupe beaucoup de savoir quel cabinet va succéder, en Angleterre, au cabinet Disraeli-Stanley. Il s'agit en effet des plus graves intérêts : le cabinet anglais actuel a tout fait pour empêcher une lutte d'éclater entre la France et la Prusse ; il y a réussi jusqu'à ce jour ; mais en même temps il ne paraissait pas tenir beaucoup à une entente avec la France au sujet des affaires d'Orient. Le nouveau cabinet dans lequel entrerait lord Clarendon se montrerait plus soucieux de l'alliance de la France pour agir en commun en Orient ; peut-être serait il moins empressé pour intervenir entre la France et la Prusse. On comprend donc que les évènements qui vont se passer de l'autre côté du détroit puissent exercer une influence considérable sur notre politique extérieure.

Il y a eu aujourd'hui à Compiègne conseil des ministres.

On a remarqué que le *Constitutionnel* et l'*Etendard* ont tous deux démenti la nouvelle d'une visite faite par M. de Moustier à l'ex-reine Isabelle. La raison d'Etat a de singuliers scrupules ; ne voit-on pas dans nos théâtres la reine détrônée occuper avec sa famille la loge impériale ?

Un certain nombre d'électeurs du département de l'Ain signent une pétition pour provoquer la déchéance ou la démission de leur député, le comte de Barbantane que son état de maladie empêche d'occuper son siége à la Chambre.

M. Berryer sera enterré à Angerville ; il y aura une cérémonie funèbre à Saint-Roch, sa paroisse à Paris.

CH. CAHOT.

—

Paris, 2 décembre.

L'anniversaire de la victoire d'Austerlitz et du coup d'Etat aurait passé à peu près inaperçu comme les années précédentes, si la souscription Baudin, les procès qui en ont été la suite et les plaidoieries des avocats n'étaient venus raviver des souvenirs douloureux. Cependant, je puis vous affirmer que la capitale est aussi tranquille, aussi affairée qu'elle l'est d'habitude ce jour-là, et si quelques consciences sont troublées, il ne transpire rien à la surface ; c'est un incident qui disparaît dans l'ensemble du mouvement.

On a remarqué que le *Constitutionnel* a choisi ce jour pour faire entendre des paroles de conciliation. Il engage les modérés de toutes les nuances à se réunir : « Nous n'aurons plus, dit-il, qu'un seul drapeau sur lequel nous inscrirons : *Ordre* et *Liberté*. » C'est une variante d'une devise adoptée officiellement sous Louis-Philippe : « *Liberté, Ordre public.* » Ce langage conciliateur du *Constitutionnel* mérite d'être remarqué, d'autant plus qu'il contraste avec les violences du *Pays*. C'est, dit-on, du libéralisme à l'eau de rose, et ce n'est en tout cas que du libéralisme de commande. Il est bien évident, et cela nous paraît tout naturel, que les défenseurs de l'Empire se sont concertés pour que le *Constitutionnel* donnât une note douce tandis que le *Pays* ferait entendre une note rude, des hurlements, selon l'expression de M. de Cassagnac : La presse gouvernementale est dans le cas de légitime défense. Les feuilles d'opposition ont plus de crédit et plus d'abonnés. Nous allons du reste voir, d'ici aux élections générales, s'organiser la presse gouvernementale.

Puisque j'en suis venu à vous parler d'élections, il faut que je vous signale un fait qui aura une grande importance. Dans quelques-unes des dernières élections, vous aurez remarqué que l'administration n'a pas présenté de candidat officiel, c'est-à-dire qu'elle n'a pas, comme elle faisait autrefois, recommandé officiellement à tous les fonctionnaires de tout faire pour le succès de la candidature de tel ou tel personnage. Elle a agi indirectement ; sans doute les journaux dévoués au gouvernement et les fonctionnaires publics s'employaient à soutenir le candidat préféré par l'administration. C'est ainsi que le candidat officiel est devenu le candidat agréable. C'était bien la même chose au fond, mais la forme était changée.

La récente élection d'Angoulême aurait modifié les intentions de l'administration. Au lieu de choisir avant le scrutin parmi les candidats dynastiques, elle ne choisira le candidat officiel qu'après le premier tour de scrutin, et paraîtra ainsi ne se décider que d'après les vœux exprimés des populations. Vous voyez par là que l'administration emprunte à l'opposition sa tactique. Il n'y aura plus de candidat officiel qu'au scrutin de ballotage. On m'assure que l'essai de ce nouveau système va être fait dans la Manche où se présentent deux candidats dynastiques, MM. de Kergorlay et Auvray, et un candidat démocratique, M. Le Noël.

A Marseille, on assure que le candidat d'opposition qui se présentera en remplacement de M Berryer sera le marquis de Barthelemy, ancien représentant du peuple, ancien pair de France. M. de Barthelemy se présentera au nom du parti légitimiste. Le parti démocratique présentera un autre candidat qui n'est pas encore désigné.

Le conseil des ministres s'est réuni mardi par extraordinaire, parce que les ministres doivent se trouver aujourd'hui à la réunion générale du conseil d'Etat pour l'examen des budgets des trois exercices 1868-69-70. Le dernier budget, loin de présenter des réductions sur celui de 1869, se chiffre avec quelques augmentations. On assure du reste que l'équilibre est établi entre les recettes et les dépenses.

Les affaires extérieures ne sont pas sans causer quelques soucis. La grand duc de Bade voyage en ce moment en Italie pour éviter des froissements personnels avec les agents prussiens qui sont plus maîtres que lui chez lui. En Hanôvre, la police prussienne malgré ses vexations ne peut avoir raison de l'antipathie des populations. En Saxe, c'est pis encore, et l'on s'attend d'un jour à l'autre à apprendre que l'exécution militaire est décrétée à Berlin contre ce foyer de la résistance à l'hégémonie prussienne. Il est bien probable que Dresde serait déjà occupé par les Prussiens si l'on n'avait pas à redouter que cette occupation ne donnât occasion aux Français de faire une démonstration du côté du Rhin. Tout dépendra du rôle que vont jouer la Russie et l'Angleterre.

Le fauteuil de M. Berryer à l'Académie française était le 39e. Il fut occupé avant lui par Louis Giry, 1634. — Cl. Boyer, 1665. — Cl. Genest, 1698. — L'abbé Dubos, 1720. — Du Resnel, 1742. — Laurin, 1741. — Condorcet. — 1782. — Legouvé, 1796. — Alex. Duval, 1812. — Ballanche, 1842. — Vatout, 1848. — De St-Priest, 1849. — C'est en 1854 que M. Berryer fut élu.

Dimanche, M. Lambert, le promoteur de l'expédition au Pôle Nord, fera une conférence dans la salle du Théâtre de la Porte St-Martin.

Voici un quatrain auquel a donné lieu la dernière élection d'Angoulême qui se termina par la défaite de M. Mathieu-Bodet, candidat agréable :

Il croyait sa candidature
Agréable aux gens du chef-lieu.
Hélas ! malgré la préfecture,
Quel beau four a *fait ce Mathieu !*

Une bien jolie découverte par ce temps de Chassepots et de fusils à aiguille ! Un M. Razeneuf vient d'inventer une nouvelle guillotine qui a été expérimentée à Blidah dans l'exécution d'un indigène.

M. Chevandier de Valdrôme, député de la Meurthe, nommé récemment commandant dans la garde mobile, a donné sa démission de commandant, les deux fonctions étant incompatibles.

La *Dame de Montsoreau* promet à la Porte St-Martin une série de fructueuses recettes.

La pièce de MM. E. Nus et Belot, *Miss Multon* a réussi hier au Vaudeville. C'est l'histoire d'une mère coupable qui s'éloigne de ses enfants qui la croient morte pour qu'ils puissent ne pas maudire sa mémoire.

CH. CAHOT.

La religion, la famille, la société tout entière, odieusement attaquée dans les nouveaux clubs parisiens, trouve ses premiers défenseurs dans la chaire catholique Le père Bauer, en ouvrant les conférences de l'Avent à Saint-Louis d'Antin, a pris corps à corps les doctrines athées, matérialistes et communistes. Il a exposé devant son auditoire quels sont, de notre temps, les éléments de la lutte qui se livre entre le bien et le mal, car aujourd'hui, a-t-il dit, la barbarie est au milieu de nous, il ne faut pas la combattre avec le glaive de fer de la mort, mris avec le glaive de feu de la parole.

« La religion est haïe parce qu'on ne hait que ce qui vit ; la haine est un marteau qui a besoin d'enclume. La lutte a pris un caractère d'intensité effrayant. Qu'est-ce que nous entendons professer ? le matérialisme, c'est-à-dire l'irresponsabilité, l'athéisme, c'est-à-dire le blasphème ; le communisne, c'est-à-dire le vol à main armée, l'union libre, c'est-à-dire la plus impie des débauches. En un mot, un système qui a la terreur à sa base et le sang pour sanction.

» Il s'est levé une masse d'hommes qui ont inscrit sur le drapeau cette abominable parole : abolir le christianisme. Ces monstruosités ont pris racine dans une littérature bien payée et bien rentée ; elles sont descendues dans les masses, et nous voyons des hommes, se drapant dans leur cynisme, rêver le crime à visage découvert. »

M. Berryer.

—

Les détails sur les derniers moments du grand orateur que la France vient de perdre sont avidemment recueillis par le public ; nous résumons ainsi qu'il suit ceux que nous trouvons dans nos journaux et correspondances :

« Il est mort, dit l'*Electeur*, il est mort comme il a vécu ; et, jusqu'à la dernière heure, sa voix, selon la belle expression de Jules Favre, « a couvert le bruit de nos luttes politiques pour retentir dans la postérité. »

» C'est à l'*Electeur* qu'il a été donné de recueillir le dernier cri de son patriotisme.

» Comme l'a si bien dit notre ami Frédéric Thomas, « le *monument expiatoire* est déjà et est à jamais dressé dans sa lettre. Le sculpteur n'aura qu'à l'exécuter ; et, si impérissable que soit le marbre, si indestructible que soit l'airain dont l'œuvre sera faite, cette fois la plume aura creusé plus profond que le ciseau. »

—

On lit dans la *Gazette des Tribunaux* :

Nous avons la douleur d'annoncer que M. Berryer n'est plus.

Il a expiré hier dimanche, à quatre heures du matin.

Ce n'est pas sous le coup de l'émotion causée par une telle perte qu'il est possible de donner à la mémoire de Berryer le tribut de regrets qu'elle mérite et d'apprécier comme il convient le grand orateur qui, pendant plus de cinquante ans, a jeté sur le barreau un si puissant éclat. Nous nous bornons aujourd'hui à reproduire la lettre adressée au bâtonnier de l'ordre par M. Marie :

« Mon cher bâtonnier,

« Je viens remplir auprès de vous et auprès du barreau une mission douloureuse.

« Berryer est mort. Je n'ai pas le courage, en ce moment, de vous parler de ce deuil immense qui aura son retentissement partout; non! Je veux vous redire quelques paroles que notre illustre ami a bien voulu me confier et qui, dans sa pensée, ont été son testament de cœur, que nous accepterons avec respect comme le témoignage suprême de son affection et de son dévouement profond pour notre Ordre.

« Je vivais bien près de lui, et depuis longtemps vous le savez, et Dieu sait combien de fois j'ai eu à bénir cet heureux voisinage. Une heure avant de quitter Paris, il m'a fait appeler. Je le trouvai dans son lit, absorbé, non abattu par la maladie. Son âme énergique a dominé, jusqu'au dernier moment, les souffrances et les affaiblissements du corps.

« Aussitôt qu'il me vit, il se souleva, me tendit ses deux mains, et d'une voix émue, mais ferme pourtant :

« — Ah! vous voilà, mon cher Marie, me dit-il, merci; je vous ai fait venir; j'ai voulu vous voir une dernière fois avant de mourir; vous avez été pour moi un bon voisin, un bon ami, un bon confrère; j'en suis bien reconnaissant ; embrassez-moi, mon cher ami, embrassez-moi.

« Je me penchai vers lui, je l'embrassai tendrement, avec effusion. Il avait été si excellent pour moi!

« Après un moment de silence et de recueillement :

« — Mon cher ami, reprit-il d'une voix plus ferme encore, soyez, je vous en prie, mon organe auprès de notre barreau, auprès de nos confrères. Je les ai bien aimés, ils m'ont aussi bien aimé; c'est une grande joie pour moi que ce souvenir; embrassez-les pour moi, mon ami. Je leur ai été fidèle et ce sera mon dernier honneur de mourir le doyen de notre ordre. Ah! mon ami, ce grand barreau, qu'il reste toujours comme il l'a été, ferme dans sa foi, dans son amour pour le droit; car là est sa puissance, sa grandeur, sa force... A tous mes derniers adieux... Embrassons-nous encore, mon bon ami, pour eux, pour vous! Adieu! adieu!

« Je serrai ses mains dans les miennes :

« — Oh! adieu, non, non, nous nous reverrons! Ah! oui, reprit-il, la campagne... peut-être! Adieu, mon ami, adieu!

« Je l'embrassai encore et je le quittai. Ces épanchements si vifs, si pleins d'émotion, le fatiguaient.

« Un peu plus tard, je me trouvais près de la voiture qui allait l'emporter loin de nous, hélas! Il m'aperçut, il me tendit la main :

« — Adieu! mon cher Marie, n'oubliez pas ce que je vous ai dit.

« L'oublier! je ne pouvais pas l'oublier. Je vous redis fidèlement les paroles que j'ai entendues, que mon cœur a religieusement gardées, et que notre barreau reconnaissant conservera comme la dernière pensée, comme le dernier élan de l'âme d'un chef qui l'a tant illustré et qu'il avait entouré, pendant sa vie, de tout son amour et de tous ses respects.

« Veuillez agréer, mon cher bâtonnier, l'expression de mes sentiments très affectueux.

« MARIE.

« Paris, 29 novembre 1868. »

—

Nous lisons dans la *Presse* :

« M. Berryer a été embaumé lundi; il est exposé sur un lit de parade, dans sa chambre jusqu'à ce qu'il soit renfermé dans un cercueil de plomb. Ses traits sont parfaitement conservés. Les prêtres de la contrée se succèdent autour du corps et récitent des prières.

« On assure que les funérailles sont fixées à lundi prochain, afin de donner aux parents et amis éloignés le temps d'arriver. La cérémonie funèbre sera d'une grande simplicité, suivant le vœu de l'illustre défunt, ce qui n'empêchera pas des milliers de personnes d'accourir pour lui rendre les derniers devoirs. Sa mort est une grande perte pour la contrée, où il dépensait 10,000 fr. par an pour occuper des familles nécessiteuses.

« On raconte qu'il ne retirait pas de ses fermages plus de 1,200 fr. par an.

« Le tombeau de la famille Berryer n'existe que depuis 1836; il a été fait sur les dessins et sous l'œil du maître; c'est devant l'autel de la Vierge de la petite église du village que sont les dalles de pierre sous lesquelles va être inhumé le grand orateur.

« Des plaques de marbre indiquent les membres de la famille qui y reposent : c'est d'abord le général de brigade Berryer, ancien garde du corps du roi, décédé le 28 février 1857; puis Berryer père, décédé le 26 juin 1841; Mme Berryer mère, décédée le 4 septembre 1846, et enfin Mme Berryer, femme du défunt, née Gautier de Bar.

« A côté se trouve la tombe de Marie Cœur, dame d'Angerville, fille de messire Jacques Cœur, conseiller et argentier du roi Charles VII, mariée à Eustache Huitfier, sieur de Saint-Mesmin, trésorier général de France, maître des comptes du roi.

« La petite église est entretenue aux frais de la commune et de la famille Berryer. Deux beaux tableaux sont le seul ornement de l'intérieur. L'autel a été donné par le vénérable défunt.

« Les scellés ont été apposés aussi hier, à l'appartement que le grand avocat occupait, depuis cinquante-cinq ans, au rez-de-chaussée de l'hôtel, 64, rue Neuve-des-Petits-Champs. — F. S. Sonna. »

La presse anglaise est unanime à faire l'éloge de M. Berryer. L'Angleterre n'a pas encore perdu le souvenir de la visite faite il y a trois ans, à Londres, par le doyen du barreau de Paris, et de la réception chaleureuse dont il fut l'objet de la part des hommes de Temple-Bar et de Lincoln's Inn. « Fidèle parmi les fidèles, » telle serait la devise qu'il conviendrait de donner au grand orateur français, dit le *Daily Telegrah*.

« C'est à des hommes semblables à l'avocat français, dit le *Globe*, tels que les Brougham, les Demnant, les Lyndburst, les Saint-Léonard, que nous devons la conservation de la pureté et de l'équité de la justice. Le barreau a toujours été le gardien fidèle des libertés du peuple dans notre pays et dans tous les autres pays où la vraie liberté a régné. Ce n'est donc point trop de dire que le pays est profondément intéressé aux travaux et aux succès des personnes qui exposent la loi. M. Berryer était un brillant représentant de cette honorable classe de bienfaiteurs publics. En Angleterre, non moins qu'en France, sa perte sera déplorée avec une profonde sincérité, et chez nous-mêmes, autant que chez le grand peuple avec lequel nous sommes heureux d'être en bonne intelligence, son souvenir, ainsi que les travaux de son existence, honorablement et utilement remplie, seront l'objet du respect et de la vénération générales. »

—

On a parlé d'une dépêche adressée à M. Berryer, quelques jours avant sa mort, par le comte de Chambord. Nous la trouvons textuellement dans la *Gazette de France* :

« Newstadt, près Vienne.

« M. Berryer, 64, rue Neuve des Petits-Champs, Paris.

« Emotion profonde à la lecture de l'admirable lettre adressée à M. le comte de Chambord. Vive reconnaissance pour l'expression de sa fidélité et de ses vœux. Ardentes prières pour la conservation de ses jours.

« Froshdorff, 24 novembre 1868. »

Assurément, la vieille Gertrude avait raison, et pourtant les deux *pauvres demoiselles* étaient revenues, et les choses, après tout, n'en allaient pas mieux que le premier jour.

A la nouvelle du désastre, Lisbeth s'était montée : elle avait secoué en rougissant les boucles de sa tête blonde, et battu de son pied mignon les arabesques du tapis, en démontrant vivement au papa professeur l'absurdité d'avoir une opinion politique en général, et en particulier celle de se quereller avec un excellent voisin pour une stupide bataille perdue ou gagnée par on ne sait qui, à on ne sait combien de lieues de distance; puis elle s'était jetée au cou du cher papa, caressant ses cheveux, enlaçant de ses bras sa tête blanche, et lui faisant des prières si tendres, si discrètes, si émues, lui disant des mots si bien trouvés, si expressifs, si caressants, que le professeur, un peu en désarroi, s'était pris à chanceler dans sa résolution, et n'avait répondu qu'en essuyant le verre de ses lunettes. Mais M. le maire était subitement entré au milieu de cette jolie scène intime et filiale, et la résolution du professeur s'était raffermie en présence de ce renfort inattendu.

A la suite de quoi Lisbeth s'était révoltée franchement, quoique silencieusement: elle avait boudé le notaire, évité le docteur et taquiné le maire ; mais les voisins fâcheux, à défaut de ses sourires, avaient, comme compensations, le petit vin de la Moselle et la partie d'écarté. Ils persistaient donc à venir, à parler, à persuader; Gervinus, guidé par eux, n'oubliait et ne fléchissait point, et la pauvre Lisbeth, à bout d'éloquence et d'expédients, s'affligeait, songeait et boudait seule.

Les tentatives de persuasion de Mina avaient été sincères, mais elles n'avaient pas été longues. Le capitaine Steinherz, en partisan chaleureux de la discipline prussienne, avait, dès longtemps, établi la pratique de l'obéissance passive dans sa maison; la pauvre jeune fille, découragée et effrayée par le ton brusque et irrité de son père, au moment où elle lui avait, bien habilement, glissé quelques mots d'indulgence en faveur de son ancien ami, n'avait plus osé aborder ce terrain dangereux, regrettait et souffrait en silence, ne confiant son chagrin qu'à Dieu, qui change à son gré les cœurs, relève et abaisse les empires, et peut aisément dissiper les rancunes des esprits aigris et des amis irrités.

Des deux côtés, naturellement, la colère des pères s'était traduite par une sévère interdiction de se voir désormais, nettement exprimée au jeune homme d'abord, ensuite aux jeunes filles. Et personne ne songeait à la désobéissance : Frédéric et Mina la reconnaissaient coupable et la savaient dangereuse; Lisbeth espérait encore qu'elle n'en aurait pas besoin.

A la lettre cependant, on ne se voyait plus. Le professeur Gervinus avait changé son banc à l'église contre celui du notaire, pour être séparé par l'ombre de deux gros piliers, de la partie de la nef où se plaçaient chaque dimanche les habitants de la vieille maison du « Prussien. » Ceux-ci, toujours conduits à l'église militairement, ainsi qu'ils l'auraient été au feu, par le redoutable capitaine, attendaient d'après ses ordres, que la foule venue pour l'office fût entièrement écoulée, avant de quitter leur stalle et de reprendre solitairement le chemin du logis.

La vive Lisbeth, en dépit de tous ses efforts, de son ardeur et de sa vigilance, était parvenue, pendant trois grands mois, à apercevoir, deux fois seulement, le pan de la ceinture de Mina et le bout de la canne du capitaine, ce qui l'avait fait soupirer ; puis, une fois aussi, un coin de favoris de Frédéric, ce qui l'avait fait rougir. Et c'était là tout, après tant de causeries amicales et de bons souvenirs, après tant de joies intimes et de belles journées !

Les deux jeunes filles se rencontrèrent cependant, par hasard, un soir, au détour d'un verger, sur le chemin des prairies. Elles étaient, par bonheur, seules en ce moment ; Mina allait au salut, la veille d'une fête de Vierge ; Lisbeth était allée porter quelques secours à une pauvre malade des environs.

Quand elles se virent toutes deux au détour du chemin, elles s'arrêtèrent d'un commun accord, rougirent, pâlirent, tressaillirent en même temps, puis se jetèrent bien vite dans les bras l'une de l'autre pour se cacher, en s'embrassant, les larmes qui leur venaient aux yeux.

Les regards de Dieu, seul témoin de cette entrevue, pouvaient-ils s'offenser de cette naïve et constante amitié, de cette désobéissance involontaire à la volonté des pères irrités ?

— Ma bonne Lisbeth ! murmura Mina.

— Ma pauvre chère Mina ! s'écria Lisbeth.

— Nous faisons mal pourtant de nous parler, de nous embrasser... Si mon père nous voyait !

— Je voudrais qu'il nous vît, et le mien aussi, — cria Lisbeth animée et rougissante. Ils comprendraient peut-être alors que nous sommes — avec leur permission — plus raisonnables qu'eux ; que nous ne nous brouillerons jamais, comme eux, pour des riens, pour des chimères, et que l'on ne peut pas ni se quereller ni se haïr lorsqu'on s'est aimé tendrement, sincèrement et longtemps, ainsi que nous nous aimons, n'est-il pas vrai, mignonne ?

— Assurément, chérie. Je t'aimerai ; je te regretterai toujours, et mon plus grand bonheur à présent serait de te revoir comme autrefois, chez toi, chez nous, et de pouvoir aller librement à ton bras à l'église, à la promenade, dans les vignes chez les pauvres, partout où nous allions ensemble, quand nous étions tous heureux. Mais je doute maintenant que ce bonheur là puisse revenir jamais, et, en attendant, on ne peut pourtant pas désobéir à son père.

— Oui, je le sais ; il vaut mieux pleurer et bouder seule à la maison ! — répliqua Lisbeth en agitant vivement son petit pied sur le tapis d'herbe fleurie. — Et pourtant, dis-moi, n'est-ce pas cruel, n'est-ce pas injuste et absurde, qu'à cause d'une sottise qui n'a pas de nom, — parce que deux ou trois généraux que nous ne connaissons pas en ont battu un autre qui nous est également inconnu, — nous devions renoncer à nous voir, à nous réjouir à nous aimer peut-être, nous, qui étions si contents, si tranquilles, si unis ! Car, — je ne sais pas, par exemple, si tu faisais de même, mais moi j'aimais tout chez toi. Toi même d'abord, qui est douce et patiente, et belle, et bonne comme un ange; et ton père aussi, qui a un cœur excellent avec un mauvais caractère, mais qui aurait été parfait s'il n'avait jamais porté le casque prussien : et la vieille Gertrude, qui fait de si délicieux gâteaux, et le bavard de Fritz qui parle un français si comique... Et encore, la maison, le jardin, et jusqu'au chat Murr, qui roulait si bien sur mes genoux, et me donnait si gentiment la patte ;

— Et... tu passes sous silence, je crois, quelqu'un encore... quelqu'un qui ne mériterait certainement pas d'être oublié, — reprit timidement Mina. — Vois-tu, ma bonne Lisbeth, Frédéric est bien triste ; il y a des moments où il commence à perdre patience, et je crains à tout instant qu'il ne se brouille avec papa.

A cet éclaircissement, Lisbeth resta quelque temps sans répondre. Elle avait baissé la tête et paraissait considérer fort attentivement une tige de bruyère rose qui enguirlandait sa robe blanche, en serpentant sur le gazon velouté. Lorsqu'elle releva la tête, son sourire n'était plus aussi franc, et ses joues étaient bien plus vermeilles.

— Et monsieur Frédéric aussi... je ne l'oublie pas non plus, — balbutia-t-elle. — Tu peux être bien sûre, chérie, que je n'oublie personne... Je te parle franchement comme à une sœur : car nous étions vraiment sœurs, n'est ce pas, par la confiance, par l'amitié, par tant de ressemblances et tant de sympathies !... Et il fallait, malgré tout, que cette stupide bataille s'en vînt nous séparer ! Tiens, ma bonne et chère Mina, puisque tu vas à l'église, demande à Dieu de nous délivrer pour toujours des bavards qui font les journaux et des sots qui font la guerre.

Après de nouvelles caresses et un adieu bien tendre, on se sépara sur ce mot.

ÉTIENNE MARCEL.

(*A continuer.*)

(*Revue du Monde catholique.*)